

Puissant et vulnérable

Visage pâle

Serge Allard

Numéro 26, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, S. (1985). Puissant et vulnérable / *Visage pâle*. *24 images*, (26), 51–52.

VISAGE PÂLE

Puissant et vulnérable

Serge Allard

Claude Gagnon n'est pas cinéaste. Il est anthropologue de talent. Après *Larose*, *Pierrot et la Luce*, grande petite chronique de la remise en état (par symbole immobilier interposé) de trois sensibilités exacerbées, il démontre péremptoirement dans *Visage Pâle*, qu'il connaît bien les travers des gars de chez nous. Et si l'objet de la dénonciation est trivial, la démonstration est d'une rare éloquence.

Plutôt lente, la première partie du film nous aura permis de noter que Claude Hébert (Luc Matte) a bien de la chance. Serveur courtois dans un bar-restaurant, populaire auprès des femmes et sportif généreux, il se change le mal de place en jouant aux échecs, pendant son service, contre

plusieurs adversaires simultanément, tout en réconfortant, d'une machiste sollicitude, une amante qu'il vient d'éconduire.

Apparaîtront bientôt les visages convulsés d'horreur (Guy Thauvette, Gilbert Sicotte, Marcel Lebœuf), annonceurs du drame. Est-il possible qu'il existe, chez nous (!), des hommes qui soient laids, racistes, incultes et violents? Qu'arriverait-il si, d'aventure, un bellâtre investissait inopinément leur territoire?

On a beau goûter la présence de Luc Matte, l'insistance à exhiber la panoplie des attributs tapageurs du «winner» local dessert le récit. On aurait compris à moins... enfin. D'ailleurs, est-ce le hasard ou la nécessité qui nous vaut l'exposition *ad nauseam*

de toutes et chacune des rutilantes composantes de l'anatomie d'appolon?

L'apparition des trois vauriens, chargés de confronter C.H. à son tragique destin, est plus heureuse. Le scénario croît en crédibilité pendant que le rythme s'accélère. L'angoisse nous gagne. On constate alors, avec bonheur, que la mécanique fonctionne parfaitement.

Puritain, le réalisateur-scénariste ne cache pas que l'écriture dramatique de *Visage Pâle* est œuvre collective. Déjà rompus aux grandeurs et vicissitudes de l'improvisation (deux d'entre eux viennent du Grand Cirque Ordinaire, un autre de la Ligue Nationale d'Improvisation et Matte a expérimenté la formule à l'occasion

Luc Matte et Allison Odjig



du film antérieur du réalisateur), les comédiens ont, cela se sent, grandement pénétré leur rôle et peaufinée leur interprétation. Féru de dialectique socratique, Gagnon affirme spéculer sur les ambiguïtés et imprécisions d'un scénario sommaire jusqu'à stimuler, par la panique (?), des acteurs alors contraints de donner à leur personnage, un passé, sa texture et sa richesse. De cette méthode, il peut résulter une grande confiance susceptible de fonder un parti pris pour une politique de la nuance. La violence (et la peur, son corollaire) ici dénoncée, n'est pas contenue. Elle est plutôt d'une ahurissante vraisemblance. Pas de caricature: un jeu, et une mise en scène, d'apparence pusillanime qui esquive poncifs et clichés.

Mais plus que de violence, c'est d'inculture qu'il s'agit. Parmi les siens, le surdoué jouit sans réserve de la domination qu'il exerce. Il n'est pas contesté (si peu), sa supériorité est acquise. Partout ailleurs, il sera questionné, au risque d'être agressé et, sauf une extraordinaire maîtrise, basculera, emporté par sa vulnérabilité. À la fois menacée et fascinée, la meute investie est anxieuse de s'exprimer. Comment faire connaître au visiteur impromptu, comme à son propre entourage, la mesure et la

spécificité de son intérêt, quand on n'a pour toute référence culturelle qu'un quotidien banal à faire mourir et, en guise de moyens d'expression, que les multiples véhicules de la grossièreté et de la vulgarité? Rejeté par l'aubin, l'occupant (Seigneur à sa façon) n'a d'autre alternative que de surréagir de la manière la plus primaire qui soit. C'est l'arroseur arrosé. Mais ce n'est pas tout: l'intervention d'Amérindiens (Denis Lacroix et Alison Odjig sont excellents), jusque-là observateurs hagards de la transposition de leur histoire, rétablit le rapport de forces... et relance l'action.

Le sujet est d'une richesse inouïe. L'entreprise est d'autant plus méritoire. Jamais mièvre, la seconde moitié du film est d'une délicatesse et d'une gravité exceptionnelles. Sobres mais efficaces, la photographie et le montage parviennent mal cependant à faire oublier les limites et avatars du son en direct. Le bonheur de l'impression de réalisme vaut-il de payer ce prix? La musique originale n'est pas séduisante, mais sait se faire valoir dans des passages à grande intensité dramatique.

Au sortir de la représentation, mon plaisir était entaché d'un léger agacement que je sentais poindre insidieusement sans pouvoir en identi-

fier formellement les causes. Si Claude Hébert s'en tire, c'est grâce à l'intervention d'Amérindiens qui ne négligent pas de lui faire connaître le ressentiment et l'amertume qu'ils nourrissent à l'endroit de sa race. Ces mêmes personnes n'ont pourtant pas hésité à se compromettre dangereusement pour lui venir en aide. Quelques jours plus tard, j'ai compris que je craignais simplement qu'un spectateur puisse conclure de tout cela que malgré tout ce qui lui a été fait, l'Indien sait encore reconnaître, aimer et même mourir pour le «bon visage pâle».

VISAGE PÂLE

Québec, 1985

Ré: Claude Gagnon

Scé: Claude Gagnon

Ph: Serge Ladouceur

Mus: Jérôme Langlois

Int: Luc Matte (Claude Hébert), Denis Lacroix (Peter), Allison Odjig (Marie), Guy Thauvette (Richard), Gilbert Sicotte (Jacques), Marcel Lebœuf (Robert), Chief Josie Mathias (père de Peter), Christine Séguin (fille de Montréal) Louise Richer (Diane), Claude Desjardins (Fernand).

90 minutes, couleurs.

Guy Thauvette et Gilbert Sicotte

